

En face, c'est-à-dire à l'ouest, le ciel venait noyer son orbe immense dans les flots du lac que la brise fraîche du matin ridait ça et là. Au nord, une pointe de terre, qui s'avancait vers le large, formait une courbe gracieusement arrondie, et ressemblait, de loin, à un bras gigantesque, tenant dans une molle étreinte, toute cette vaste étendue d'eau. Au sud, le rivage sans fin avec ses pointes et ses échancrures hardies, dentelées au sommet par le sombre feuillage des sapins. Enfin, à mes pieds, les flots du lac, bercés par une légère ondulation, se gonflaient avec un doux bruissement pour venir ensuite mourir et s'effacer sur le sable fin de la rive.

Je regardais, plein d'admiration, et perdu dans mes rêves, ce spectacle grandiose, lorsque je fus tiré de ma méditation par le son de l'aigre sifflet annonçant l'heure du travail.

Je me levai doucement, comme pour ne pas troubler cette belle solitude, et me dirigeai lentement vers l'hôtel.

Mes trois compagnons étaient déjà levés et m'attendaient, assis sur le vieux banc vermoulu qui soutenait son âge et ses infirmités, en s'appuyant contre une des cloisons du portique.

—Avez-vous tué quelque chose ? dit Edouard qui ne rêvait que chasse.

—Trois superbes canards, lui répondis-je ; mais ces infâmes Indiens m'ont volé mon gibier.

Noël fit une grimace indiquant que la plaisanterie n'était pas de son goût.

—Allons déjeuner, dit Jules, et nous irons ensuite faire un tour en ville.

Cette proposition fut adoptée avec une touchante unanimité, et nous entrâmes tous au réfectoire pompeusement décoré du titre de *Dining-Hall*. Ce dining-hall était une pièce relativement grande n'ayant pour tout ameublement qu'une table longue et étroite entourée de bancs en bois et sans dosiers. La blancheur de la nappe s'harmoniait parfaitement avec les teintes peu brillantes du plancher, lequel devait avoir une grande ressemblance avec celui de l'arche de Noé, au moment où tout son équipage mit pied à terre. Les murailles avaient dû, autrefois, être blanches. Pour le moment, il était impossible d'en définir exactement la couleur, sous les couches superposées de peintures murales exécutées par des artistes de diverses écoles, à l'aide de certaines terres crayeuses et de morceaux de charbon. A part cela, l'unique tableau qui reposait l'œil ébloui de tant de merveilles était une gravure suspendue par un clou et représentant la prise de Sébastopol.

Les mets n'étaient pas recherchés, mais il étaient en quantité suffisante, en sorte que malgré tout, nous fîmes un déjeuner très-sortable.

Après le repas, je me dirigeai vers un bas côté où notre hôte avait établi le siège principal de ses importantes fonctions. Quand on ne pouvait pas le rejoindre ailleurs, on était toujours certain de le retrouver là. Brave homme d'ailleurs, il mérite une description de détail.

Il s'appelait Fritz. C'était un gros allemand, court et ventru, surmonté d'une énorme tête carrée d'où croissait en toute liberté une superbe chevelure. Sa bonne grosse figure était relevée par un nez titannique dont les deux narines regorgeaient de tabac noirâtre. Sa chemise et son gilet portaient de nom-

breuses traces des indiscrétions de cette organe remarquable. Ajoutez à cela de petits yeux gris et d'énormes oreilles, et vous aurez une photographie assez ressemblante de ce digne homme, qui parlait un mauvais français, mais, dont le caractère, d'ailleurs était mieux fait que la personne.

—Bonjour, monsieur Fritz, lui dis-je en entrant.

—Bonjour, Monsieur ; foulez-vous une prise ?

—Merci ; je voudrais seulement avoir quelques renseignements.

—A fotre serfice.

—Bien obligé. D'abord, y a-t-il des Indiens au près d'ici ?

—Mais foui, on en foit tous les chours.

—Maintenant, s'il vous plait, encore une question une seule.

—Mille si fous fous foulez.

—Vous êtes trop aimable. Quel est le meilleur endroit de chasse ?

—C'est aisé à rebondre ; il n'y en a pas tu dout. Zi fous montez la rivière en ganot, fous aurez beut-être la chance de foir quelques ganards ; z'est dout le chipier de par ici.

—Merci, monsieur Fritz ; ayez la bonté de tenir nos chambres prêtes à ordre.

—Foui, Monsieur, à fotre serfice.

Je pris congé de notre hôte et me hâtai de rejoindre mes compagnons que je trouvai en train de nettoyer leurs armes, et dans l'huile par dessus les oreilles ; excepté Jules, toutefois qui était parresseux comme un grand seigneur, et ne mettait la main aux détails que dans les grandes circonstances.

—Si nous allions faire notre tour en ville ? me dit-il en clignant de l'œil ; pendant ce temps, Noël et Edouard pouront achever leur ouvrage sans que nous les gênions.

—C'est puissamment raisonné, lui dis-je, allons !

Nous primes nos poignards et nos pistolets, après avoir passé nos carabines en bandoulière.

—A quoi diable va vous servir cet arsenal, pour faire une promenade en ville, dit Edouard qui nous observait du coin de l'œil.

Il y a ville et ville, dit Jules, sentencieusement, de même qu'il y a blancs et indiens.

Edouard ne dit rien ; mais Noël laissa échapper un diminutif de juron.

—C'est vrai, ajoutai-je ; ces Indiens s'embusquent partout, et guettent aux passages les honnêtes gens comme les coquins qu'ils saisissent et scalpent en un clin d'œil. Ayez bien le soin de ne pas vous aventurer au dehors, en notre absence.

Ceci dit, nous sortîmes et gagnâmes la rivière que nous remontâmes, en suivant la rive gauche, l'espace d'environ un quart de mille. A cette distance, elle change de direction et gagne, en formant un quart de cercle, vers le nord-ouest, puis, trois ou quatre arpents plus loin, elle reprend sa direction première et débouche dans un lac complètement entouré par la forêt.

Nous trouvâmes, sur le bord, un petit bac qui était probablement là pour l'usage des bucheurs et nous nous en servîmes pour traverser la rivière.

(A CONTINUER.)